

Le reportage

Pascal DURAND

Genre phare du journalisme contemporain, voué à la collecte et à la vivante mise en texte des informations et des impressions captées sur le terrain des événements, le reportage se confond, dans l'esprit du public et des gens de presse, avec toute une image héroïque dont il convient de se défier, qu'il s'agisse de la dimension aventurière qu'on lui prête si volontiers, du cachet de vocation dont il est marqué chez ses principaux représentants, du profit qu'il retire d'être indexé en général sur sa forme la plus consacrée, celle du « grand reportage », ou encore du fait que, placé dans les meilleurs des cas à l'intersection du champ journalistique et du champ littéraire – tant en France qu'aux États-Unis, bien que sous des modalités différentes –, il semble cumuler les deux espèces de capital symbolique prévalant de part et d'autre : la chasse à l'information de première main et le travail de l'écriture. Si de grands noms l'ont illustré, dont certains demeurent bien présents dans la mémoire culturelle, tels Albert Londres ou Joseph Kessel, là où d'autres, qui ont pourtant été parmi ses premiers promoteurs, ne doivent qu'aux historiens de la presse d'avoir échappé à l'oubli, tels Pierre Giffard ou Fernand Xau, le reportage est moins l'affaire en effet, comme forme et comme genre, de quelques grandes plumes individuelles que d'une construction collective dans laquelle interviennent aussi bien nombre de journalistes anonymes et autres « tâcherons de l'information » [860] que les structures du système journalistique telles qu'elles se sont recomposées dans les premières décennies de la Troisième République [1253].

La fabrique sociale du reportage

Le genre journalistique du reportage, à peu près au sens où nous l'entendons aujourd'hui, ne remonte guère, en France, en amont des années 1875-1880. On a coutume d'en fixer l'acte symbolique de naissance, c'est-à-dire de reconnaissance sociale, avec la publication en 1880, par le journaliste Pierre Giffard, d'un roman, *Le Sieur de Va-Partout*, dans lequel, mettant en scène le travail d'un reporter qui lui ressemble beaucoup, c'est à la défense et à l'illustration

d'une nouvelle pratique et d'une nouvelle poétique du journalisme que l'auteur procède, fondée sur l'ubiquité, l'audace et la curiosité, l'investigation et le dévoilement courageux, l'esprit d'initiative et le sens sociologique, l'observation de terrain et la notation en direct. Portrait déjà d'un héros, à la fois magnifique et modeste, tenant du *picaro* autant que du commis-voyageur, et que sa disparition mystérieuse, à la fin du récit, fait passer sur un terrain susceptible d'être investigué par ses pairs. Manifeste aussi d'un modèle de reportage à la française, ajustant l'une à l'autre littérarité de l'expression et littéralité des faits, par opposition au modèle des « reporters yankees » dont « le fond de bagage », note Va-Partout, n'est rien guère d'autre qu'un « inventaire banal » [147, p. 330-331. Voir, sur ce roman, 1222, 535]. C'est dire que ce roman aussi fondateur qu'emblématique navigue entre affirmation performative et plaidoyer *pro domo*. Signe que le reportage représente une pratique sans doute déjà bien identifiée autour de 1880, mais encore en quête de légitimité – et en attente de sa dénomination définitive en français : Giffard, comme d'autres à l'époque, parle de *reportérisme*. Signe, également, que la fabrication du reportage en tant que genre est inséparable, ainsi qu'il en va pour tout objet culturel, non seulement d'une reconnaissance de sa pertinence au regard des normes prévalant dans son champ d'exercice, mais encore d'une fabrication sociale de sa valeur. On y reviendra dans la section suivante. Portrait d'un type professionnel et manifeste d'un genre en ascension, le roman de Giffard vaut d'abord en effet par sa date, qui fixe au seuil des années 1880 le moment où le reportage, genre problématique, s'impose comme un fait social à part entière dans l'univers des journalistes.

Les historiens de la presse française en ont bien décrit les conditions d'apparition. Apprentissage d'une actualité saisie au vol et sans considération politique, la montée en grade du « petit reportage » voué au fait divers, tel que l'ont développé les industriels de la presse populaire dans la seconde moitié du Second Empire, a joué un grand rôle, de même que la modernisation des techniques du journalisme – en particulier l'apport du télégraphe électrique à la transmission des nouvelles – et, dans une époque de conflits et d'expéditions coloniales, la fin du monopole de l'armée dans la gestion et la communication des informations militaires. Sous cet angle, un rôle pionnier est reconnu au *Figaro*, auquel collabora notamment Giffard. Sous l'impulsion d'Hippolyte de Villemessant, puis de son successeur à la direction, Francis Magnard, le grand quotidien parisien s'est en effet donné les moyens, à la charnière

des années 1870-1880, dans un contexte de compétition accrue entre les journaux dominants, de doubler les dépêches des agences de presse, accessibles à tous ses concurrents, par des « envoyés spéciaux » et des « correspondants de guerre » expédiés sur le terrain ou déjà présents sur celui-ci ; encore n'a-t-il pas été seul à emprunter très tôt ce créneau, dont d'autres titres de la presse bourgeoise ont vu l'importance, tels que le *Journal des débats* ou *Le Temps* [1081]. L'exemple de la presse anglo-saxonne et plus spécialement américaine, dont provient le mot de *reporter*, a pris également sa part dans l'émergence du genre, en ayant fortement imposé dans les esprits comme dans la pratique, dès 1830-1840, une conception du journalisme opposant l'ordre des faits (*facts*), des nouvelles (*news*) et du récit (*story*) au régime du commentaire et des opinions (*views*), sur fond de démocratisation de la vie publique et de marchandisation de l'information [1203]. Part assez ambivalente, on le verra, mais bien plus déterminante, sur la durée, que la renommée mondiale obtenue ponctuellement par le reporter Henri Morton Stanley à l'issue de son épopée africaine au début des années 1870.

Juxtaposer des conditions factuelles ou des faits d'influence ne suffit cependant pas à expliquer la profonde intégration du reportage à l'appareil journalistique des années 1880-1890 et moins encore la remarquable ascension symbolique que le genre, sorti des bas-fonds du fait divers, va connaître d'un siècle à l'autre. Une forme ne devient une force qu'à l'intersection de plusieurs séries de déterminations sociales tant externes qu'internes au champ concerné. Au premier rang de ces déterminations figure, pour notre objet, la relation de construction réciproque que la grande presse entretient, à l'heure du suffrage universel, avec une « Opinion » qui n'est plus l'espace public européen créé par les échanges intellectuels au sein de la bourgeoisie et de l'aristocratie éclairée du siècle précédent, mais l'espace national d'une démocratie parlementaire fondée sur la fiction d'une société faite d'individus substituables les uns aux autres, dont chacun « demande à voir de ses propres yeux » – comme l'écrit Mallarmé en 1876 au sujet de la signification théologico-politique de l'esthétique impressionniste [248, p. 467] – et auxquels le reporter, œil rivé sur le monde, sans préoccupation de doctrine, sert d'équivalent sur le terrain des événements. Et l'on peut aussi bien tenir le reportage pour l'expression journalistique d'un état de société dans lequel est censé régner, d'une classe à l'autre, le temps synchrone d'une contemporanéité généralisée, à la fois comme évidence vécue par tous et comme devoir assigné à

chacun. Yves de La Haye l'a fait très justement valoir : « Sois de ton temps ! » est l'impératif catégorique de l'espace public bourgeois à la fin du siècle, et de cette « morale de la modernité » [894, p. 40] la presse d'information en général comme le genre du reportage en particulier auront été, jusqu'à nous, les principaux vecteurs. Temps d'un présent abstrait auquel répondra la mise en relation de deux espaces intégrés l'un à l'autre : l'espace nation et l'espace monde entre lesquels la navette du reportage aura pour fonction de tisser un infatigable réseau (et d'abord, significativement, dans un contexte de conquêtes coloniales). *Le Tour de la France par deux enfants*, que tous les écoliers de la République auront sur leur pupitre, semblera comme prolongé par le tour du monde des reporters français, que chaque lecteur aura par épisodes entre les mains.

Cet office idéologique – qui est aussi un office de surveillance de l'environnement national et international, attentif au rayonnement du pays autant qu'aux événements susceptibles d'agir sur la conduite de ses affaires politiques et économiques –, il faut bien voir, d'autre part, que la presse n'a été en condition de le remplir que sous l'effet de la recomposition morphologique qu'elle a connue après 1870, le reportage ayant été l'une des conséquences, sinon l'un des vecteurs, de cette recomposition. En tant que méthode de collecte et de traitement factuel de l'information, le reportage ne peut pas être séparé en effet de l'émancipation graduelle du secteur de la presse à l'égard de la sphère politique et de la sphère littéraire, qui est elle-même, sur fond de division générale du travail social et en particulier du travail de production des biens symboliques, le produit de l'efflorescence des journaux aux lendemains du Second Empire et de l'augmentation corrélative que connaît la population des prétendants à la carrière journalistique. Le relâchement de la censure d'État, que la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse inscrira dans les textes et dans les mentalités, constitue à cet égard le cadre politico-juridique d'un mouvement de fond qui s'est amorcé dans les années 1860 avec l'irruption conquérante de la presse populaire industrielle (*Le Petit Journal*) avant de se prolonger, dans les années 1870-1890, avec l'essor d'une presse de marché répondant à la diversification sociale du public et conduisant, au total, à une croissance considérable du secteur en nombre de titres et en tirage, mais aussi à une montée en force et en visibilité des chances et des profits susceptibles d'être associés à l'exercice d'une fonction longtemps vécue, du côté des ténors politiques ou des écrivains, comme une sorte de sacerdoce public, et plus modalement, à différents degrés de prestige, comme un tremplin politique, littéraire ou

social, une phase de transition, une carrière d'appui ou encore un moyen de subsistance pour une nuée de journalistes vaguement prolétarisés, allant du petit pigiste anonyme au professionnel de la chronique. Bien qu'elle restera très relative – le reportage à la française en sera, si l'on veut, l'un des signes –, l'autonomisation de la presse demandait, pour reprendre les concepts de Bourdieu, la définition d'une forme particulière d'*illusio* collective, c'est-à-dire l'incorporation d'un ensemble de valeurs et d'enjeux spécifiques, qui fût aussi au principe d'une *libido* particulière. Ce qu'on a appelé « l'âge d'or de la presse française », soit la période allant en gros des années 1870 à la Première Guerre mondiale, voit en ce sens la progressive imposition de l'*Information* à la fois comme modèle dominant et comme objet spécifique de la pratique journalistique, aux dépens du modèle incarné par la presse d'*Opinion* qui, loin bien sûr de disparaître, tendra cependant à prendre figure de forme dérivée, segmentée politiquement et idéologiquement orientée, d'un journalisme défini en général comme collecte et exposition à la connaissance du public de faits d'actualité, soumis dans leur traitement à un triple principe de rapidité, de transparence référentielle et d'objectivité. Ceci contribue à expliquer l'étonnante mobilité des grands reporters que l'on pourra voir, parmi d'autres dans la profession, passer d'un journal républicain à un journal monarchiste par exemple sans qu'ils aient ou donnent l'impression de changer de bord. En s'imposant comme paradigme de la pratique journalistique, l'*Information* transcende la diversité des opinions, s'offre comme un reflet du monde, à peine médiatisé par le discours, et, de cette représentation collective du métier, le reporter est en quelque sorte l'incarnation emblématique : présent sur le terrain, en symbiose avec l'événement en train de se produire, présent aussi dans ses coulisses, au contact de ses acteurs, et professionnel d'un discours où l'art du récit se veut au service d'une vérité vécue.

L'*Information* l'emportant sur l'*Opinion* : c'est là, insistons-y, une tendance, non un état de fait ; quant à la transparence référentielle et l'impartialité, ce sont des représentations collectives, les éléments constitutifs d'un idéal régulateur et, à bien des égards, d'une mythologie professionnelle, non des dimensions pleinement avérées de la pratique. Produit d'un champ dont la prétention à l'autonomie ou la croyance en son autonomie possible seront combattues en permanence par les modèles et forces hétéronomes qui s'exerceront sur lui – que ces modèles ou ces forces soient d'ordre littéraire, politique ou économique –, le discours journalistique, si neutralisé qu'il se veuille, restera tributaire d'une mise en forme

rhétorique et d'un point de vue sur le monde alimentés l'une et l'autre par la ligne rédactionnelle du journal, les catégories de perception inhérentes au journalisme, la position de la presse au sein du champ du pouvoir, bien plus que par la subjectivité du journaliste en tant qu'individu. Il n'en demeure pas moins que l'information, dont le sens proprement journalistique s'impose dans la langue à la fin du siècle, d'abord au pluriel (« les informations »), puis significativement au singulier (« l'information »), constituera l'objet et la valeur définitives du métier. Et en ce sens il n'est guère étonnant que le reportage, dont l'émergence coïncide avec cette refonte globale, ait été appelé à devenir le genre de référence de la presse moderne, garant de la définition la plus radicale et de la représentation la plus héroïque que les journalistes se feront de leur office. La chasse à l'information pour l'information qui lui est propre – et qui se donne elle-même très souvent en spectacle dans la relation des faits qu'elle rapporte du terrain, car le reportage est aussi le récit presque phénoménologique et fortement déictique du travail même du reporter dépêché sur ce terrain – sera en quelque sorte l'équivalent journalistique de l'art pour l'art propre à la sphère des lettres et de la politique politicienne propre à la sphère politique : à la fois créneau très précis du métier et pratique condensant l'essence de ce métier. Attribuée à Gaston Leroux, reporter au *Matin*, l'invention du *scoop* au tournant du XIX^e et du XX^e siècle [1004, p. 134-136], devenue rare par nature et enjeu directeur dans la compétition entre journaux comme entre journalistes, témoignera bientôt de la position centrale que cette chasse à l'information occupera désormais dans la nouvelle configuration du champ journalistique et dans l'imaginaire de ses agents.

La professionnalisation du journalisme, vecteur dans les pratiques et les conduites de cette autonomisation générale du secteur, n'est évidemment pas étrangère à l'émergence du reportage dans les années 1870-1890. Les historiens de la presse enregistrent, pour la période, l'expansion continue des effectifs et du nombre des prétendants au journalisme, aussi bien qu'une diversification de leur recrutement social et régional. Beaucoup d'entre eux émanent des classes moyennes, voire des classes populaires nouvellement scolarisées, et beaucoup sont aussi des provinciaux montés à Paris. Pour ces nouveaux entrants, le journalisme n'apparaît plus comme une occupation provisoire ou accessoire, mais comme un métier porteur d'ambitions et de gratifications spécifiques. Plusieurs des pionniers du reportage en France cumulent au reste ces propriétés, tels Pierre Giffard ou Fernand Xau – originaire de Dieppe pour le

premier, de Nantes pour le second, et tous deux entrés en journalisme à l'issue du lycée –, comme si cette nouvelle forme de journalisme, plus accessible que les créneaux fermement occupés par les grands « publicistes », les « maréchaux de la chronique » et autres « princes de la critique », était une place à prendre autant qu'une place à faire. Les syndicats de journalistes dont les naissances successives rythment toute la période, établis d'abord et significativement sur des solidarités politiques entre rédacteurs du même camp, puis sur des critères régionaux ou en termes de rubriques spécialisées, auront pour fonction tout ensemble de défendre les intérêts des professionnels et d'affermir l'identité de la profession en faisant la différence entre les journalistes patentés et les sans-grade employés en masse par la presse [572, p. 151]. Ces associations professionnelles recouperont à plus d'un titre d'autres formes de solidarité significatives, voulant par exemple qu'un grand reporter se [sente] plus proche d'un confrère d'un autre journal exerçant le même métier, que du chroniqueur de la feuille qui l'emploie. « Pour s'en convaincre, il suffit, observe Christian Delporte, de lire les souvenirs des journalistes : les grands reporters évoquent les grands reporters, les critiques parlent des critiques ; et même si tous se réfèrent au "journalisme", chacun a, pour le moins, conscience de l'exercer différemment : le vécu pèse alors sur la perception de la profession, et explique sans doute l'essor, au tournant du siècle, d'associations spécialisées, qui cherchent à exprimer une identité particulière » [648, p. 115]. Sous le Second Empire, le poids de la censure d'État sur la presse avait favorisé l'apparition de diverses instances internes de pouvoir et d'autosurveillance au sein des grands journaux : directeur, rédacteur en chef et secrétaire de rédaction ; dans la période suivante, c'est à une spécialisation toujours plus grande des formes de l'information que l'on assiste, selon une logique bien connue dans laquelle entrent non seulement la croissance en effet des équipes rédactionnelles et donc leur complexification, mais aussi le souci des grands journaux, en régime de compétition marchande, de diversifier leur offre rédactionnelle au regard d'une opinion publique faite d'une mosaïque de classes et de centres d'intérêts divers. Le reportage, de même que l'enquête et l'interview, qui sont aussi au nombre de ses ressources techniques, apparaissent sous cet angle comme des genres spécifiquement propagés par un discours journalistique prenant ses distances avec la rhétorique littéraire et l'éloquence politique autant que comme des modes de collecte et d'expression de l'information spécialisés répondant à une division accrue du travail rédactionnel et aux

besoins supposés d'un public à la fois divers et pensé comme unitaire, et à la fiction sociale duquel s'adressera la fiction discursive d'une information en prise directe sur l'événement.

La fabrication de la valeur du reportage

On se tromperait lourdement à penser que cette reconfiguration du champ de la presse et le développement du reportage ont été accueillis dans la profession comme un progrès indiscutable. Au moment où Mallarmé, préfaçant le *Traité du Verbe* de René Ghil, établit une démarcation radicale entre la « Littérature » et ce qu'il nomme « l'universel reportage » [239, p. 678] – preuve que celui-ci constitue un fait social au-delà du seul monde des journalistes –, les débats font rage, dans les rédactions et sur la place publique, au sujet d'un modèle de journalisme qui apparaît aux uns, c'est-à-dire aux reporters, comme une pratique répondant à la modernisation du secteur et aux attentes légitimes de son lectorat, et à d'autres, publicistes de renom, gens de lettres ou gens de science, comme une corruption de la fonction et de l'expression journalistiques, engendrée par un genre, une démarche, une écriture qui leur semblent le fait d'un corps étranger à la langue (de là que Mallarmé en souligne le mot) aussi bien qu'aux usages et normes prévalant, en France, au sein de la presse de référence. Giffard, on l'a vu, mais aussi Fernand Xau, qui rend compte très favorablement du roman de son confrère, multiplient les plaidoyers en faveur d'une « besogne » qui « n'a l'air de rien », mais qui demande audace, résistance à la fatigue, rapidité sur le coup et vélocité dans la transmission au journal d'une « copie, bâclée en deux temps, sans avoir eu même le temps de la relire » [1081, p. 70], et qui leur paraît en somme associer l'humble sacerdoce de l'information à un courageux renoncement aux gratifications du grand style. Caractéristiques qui toutes font en revanche, aux yeux de tant d'autres, la vulgarité d'un genre sans relief ni recul, sacrifiant la construction du propos à une sténographie de l'événement et l'élaboration de l'écriture à un style télégraphique dont le rythme et l'économie de moyens tiennent de l'indigence plus que de l'efficacité. Genre d'importation au surplus et traduisant l'américanisation d'une presse française menacée dans son intégrité nationale comme dans son prestige littéraire. « L'information, la nouvelle exacte ou inexacte, prend une place de plus en plus considérable dans les colonnes de nos journaux, et le

style télégraphique tend de plus en plus à remplacer celui des maîtres... Nous nous "américanisons" tous les jours... La presse subit une transformation complète. Le lecteur exige de la brièveté avant tout... Et surtout par de doctrine ! Pas d'exposition de principe ! » Cette charge est d'Édouard Lockroy, en préface à un *Annuaire de la presse* de 1889 [1081, p. 92-93]. Elle cerne parfaitement le point de vue dominant sur le reportage au moment où celui-ci s'installe dans la presse française et en livre incidemment l'explication : le genre est perçu comme porteur d'une « transformation » générale du journalisme propre à saper les bases de la presse d'opinion réservée aux « maîtres » de l'éloquence et du style. Un journalisme roturier monte à l'assaut de l'aristocratie journalistique, aiguillonné par ce « pouvoir des foules » devant lequel, écrira Gustave Le Bon en 1895, la presse, « autrefois directrice de l'opinion, [...] a dû, comme les gouvernements s'effacer » : « Les vieux organes solennels et influents d'autrefois, dont la précédente génération écoutait pieusement les oracles, ont disparu ou sont devenus feuilles d'informations encadrées de chroniques amusantes, de cancan mondains et de réclames financières » [220, p. 88].

Propos corporatistes ou de psychologue réactionnaire ? Voici Zola en 1877 : « Les journaux à informations sont des agents de perversion littéraire. Le mal est tel qu'il a fini par gagner les journaux graves. Pas une feuille n'échappe à la contagion » (381, p. 470-471). Et le même dix ans plus tard : « Naguère, le journaliste était censé avoir, sinon la volonté, au moins le goût littéraire. [...] Aujourd'hui les choses sont changées, et celui qui s'est fait journaliste par amour des lettres est bien près d'être signalé comme un extravagant. Les lettres ! Il s'agit bien de cela ! L'intéressant, c'est la nouvelle, l'information, le télégramme, expédiés sur l'heure, et avec le mépris le plus parfait possible de la langue » (714, p. 243). Le reportage n'est pas nommé, c'est lui pourtant qui est en cause, principal symptôme d'un journalisme « à informations » soumis à l'impératif démagogique de la brièveté et du bâclage stylistique et bien fait, dit encore Zola, pour maintenir la nation dans un « état de surexcitation » permanent, à coups de faits grossis par leur propre diffusion au sein du système des journaux qui les reprennent et les relancent au prix de « secousses continuelles [...] qui se propagent d'un bout du pays à l'autre » [1081, p. 92]. Ce lexique, ces métaphores obsédantes empruntées au registre de la pathologie ou de la psychopathologie – « mal », « contagion », « surexcitation », « secousses » nerveuses – en disent long sur la phase de grande turbulence avec laquelle se confond,

dans les esprits du temps, l'âge d'or de la presse française, turbulence dont la polémique professionnelle autour du reportage constitue le symptôme le plus évident. Tout indique en tout cas que la « Crise de vers » que Mallarmé décrit de son côté dans les années 1890, et qu'il met à profit pour proposer la définition la plus essentialiste que l'on ait vue de la littérature, a pour équivalent, du côté des journalistes, une *crise de presse* dont devait émerger, non moins essentialiste, une nouvelle définition du métier [689].

Il y va sans doute, dans cette polémique, du classique rapport de force entre « maîtres » et nouveaux venus, les premiers se voyant enclins, du haut de leur tribune, à stigmatiser la démarche et les conceptions des seconds. Il y va aussi d'une lutte entre gens pour lesquels le journalisme est une fonction chevillée à des enjeux qui lui appartiennent en propre et gens qui en jouent comme d'une ressource dans d'autres combats. Le reporter est un intrus envahissant, la brute actualité qu'il pourchasse tend à réduire la surface rédactionnelle offerte au commentaire, à la parole doctrinale, au compte rendu littéraire. D'où vient-il et d'où tient-il le pouvoir de contagion qu'on lui prête ? Larousse, en 1875, n'y va pas par quatre chemins : « Le mot anglais *reporter*, que notre langue s'est approprié, signifie proprement *raccoleur [sic]* de nouvelles. La France doit à l'Angleterre ce type de journaliste à qui les jambes sont plus indispensables que le style ». « On peut dire, lit-on plus loin, que, chez nous, le *reporter* est un produit du Second Empire. Dans les dernières années de cet odieux régime, qui devait commencer et finir dans le sang, après avoir vécu de toutes les prostitutions, les *reporters* furent élevés à la hauteur d'une institution par les industriels du journalisme à scandale. » Peu scrupuleux, à l'affût des révélations sordides, inventant au besoin, mettant leurs pas dans ceux des policiers, « [flairant] un crime dans le moindre accident », l'engeance des reporters est tout juste bonne à fournir « un élément d'attraction qui rattache au journal [...] la partie indifférente du public » ; encore convient-il que cet élément « reste dans de justes limites », afin de ne pas « écœurer les lecteurs qui, préférant un article politique bien fait à un raconter scandaleux, n'aiment pas à voir traîner dans le journal qu'ils achètent le récit des derniers faits et gestes d'un Jean Hiroux quelconque » [174, p. 993]. Si débattue à la fin du siècle, l'américanisation de la presse française tient largement du cliché et de la légende : le modèle du reportage ne vient pas tant d'*ailleurs* que d'*en bas*, c'est-à-dire des bas-fonds du journalisme populaire. Et ce que le reportage traîne après lui, en fait d'ombre, est moins

l'image des reporters anglo-saxons que celle du « petit reportage » confondu avec la glane au fait divers.

On comprend, sous ce rapport, quel est le ressort principal de la crise dont la question du reportage, dans ces années-là, est tout ensemble le prétexte et le marqueur. Cette crise est morphologique, d'un côté : elle tient à la crainte de voir s'abattre les cloisons séparant grands et petits journaux, presse bourgeoise et presse populaire, et en ce sens le reportage apparaît comme le cheval de Troie de l'information dans la forteresse de la grande presse d'opinion. Elle est sociale, d'un autre côté, en ceci que la professionnalisation du journalisme dont les reporters sont les fers de lance tend à réduire, dans la presse, l'espace traditionnellement dévolu aux grandes tribunes et aux postes d'appui si convoités par tant d'écrivains, de critiques influents et d'ambitieux de la chose politique. La part du fantasme corporatiste est grande dans cette crise. Une chose paraît néanmoins assez certaine : avant de devenir un idéal régulateur pour l'ensemble de la profession, l'information pure – captée au plus près de l'événement, sans coloration politique ni phraséologie littéraire – est née dans les régions impures du journalisme à sensation. Et le reportage a bien été son vecteur de propagation au sein de tout l'appareil journalistique. C'est moins la morphologie du secteur qui en sortira modifiée – car l'opposition entre presse populaire et presse de référence restera prégnante, de même que le tropisme politico-littéraire de la presse bourgeoise – que les structures tout intérieures de l'habitus journalistique. Déstabilisé dans les zones supérieures du métier par l'ascension du modèle de l'information, c'est en intégrant le principe d'actualité au « sens pratique » des journalistes que celui-ci retrouvera son équilibre, de la même façon que la « sensation de l'actualité », telle que Gabriel Tarde la définit à la fin du siècle, contribuera à la conversion de l'âge des foules en âge du public [335b, p. 33]. « Et que demande le lecteur des journaux ? Des faits qui le renseignent, l'émeuvent ou le passionnent, conviendra Zola en 1900. Acceptons donc la presse d'information pourvu que ces informations soient exactes » (*La Revue naturaliste*, mars 1900, 382, p. 725-726).

Reportage et littérature

Giffard lui-même en a fait la remarque : « le grand reportage a son ombre, le petit reportage. Il a fallu commencer évidemment par l'un pour arriver à se rendre indiscutable dans l'autre » [147, p. 329]. Et c'est par tout un travail de différenciation à l'égard du reportage à l'américaine et du « petit reportage » que les reporters de la génération montante vont s'employer à légitimer leur démarche et leur vision du journalisme. Aux faits bruts sténographiés sans souci de style et d'approfondissement prêtés à l'un, on opposera un art de la composition et un sens de l'éclairage. Quant au « petit reportage », on le convertira par le haut, du côté d'un « grand reportage » conçu comme forme noble – et sous une perspective élargie à l'espace international – d'une chasse à l'information dont la rigueur et l'exactitude recevront l'onction toute moderne du télégraphe électrique. Tandis que l'austère *Journal des débats* approche de son centenaire, *Le Matin*, fondé en 1884 par l'Américain Sam Chamberlain et relancé la même année par Alfred Edwards avec des capitaux américains, traduit dans son éditorial programme le rapport d'implication réciproque en train de s'établir entre véricité de l'information, rayon planétaire de sa saisie et technologie de son acheminement rapide : « *Le Matin* sera un journal qui n'aura aucune opinion politique, qui ne sera inféodé à aucune banque, qui ne vendra son patronage à aucune affaire ; ce sera un journal d'informations télégraphiques, universelles et vraies » [486, p. 309]. « Derniers télégrammes de la nuit. Seul journal français recevant par fil et services spéciaux les dernières nouvelles du monde entier » : tel sera, jour après jour, son sous-titre. Au reste, un an à peine après l'enregistrement par Larousse du sens commun prévalant au sein de la presse bourgeoise, Jules Verne, dans *Michel Strogoff*, avait tracé de ses deux reporters, l'Anglais Harry Blount et le Français Alcide Jolivet, un portrait déjà plus équilibré, certes ambigu, mais témoignant, par là même, d'une évolution des représentations. À la fois ridicules et sublimes, cocasses et courageux : sur les talons du personnage principal ou en travers de sa route, guidés par « cette habitude, devenue chez eux une seconde nature, de vivre de l'information et par l'information » ; l'un « tout yeux », doté d'un « appareil optique singulièrement perfectionné par l'usage », l'autre « tout oreilles », doté d'un « appareil auditif » si performant qu'une fois « frappé du son d'une voix, il ne pouvait plus l'oublier » ; hommes machines sans doute, mais héros de l'information pour l'information sur le terrain

de « ce qu'on appelle depuis quelques années, note Verne, "le grand reportage politique et militaire" » [362, p. 14-16].

L'indice de littérarité dont ses adeptes créditeront la forme française du reportage, afin de l'opposer à la forme anglo-saxonne, ne témoigne guère chez eux d'une claire connaissance des usages propres à celle-ci. « Il y a dans l'article de reportage comme au théâtre, la scène à faire dont parle toujours Sarcey », écrit sans doute Giffard, selon qui les reporters américains « n'ont aucun sens artistiques [sic]. Ce sont des machines à noter. Ils ne sont d'ailleurs ni écrivains, ni artistes, ni critiques. Il faut que nous autres, en France, nous soyons tout cela » [147, p. 330-331]. Louable ambition. Mais « aucun reporter, souligne de son côté l'Américain Michael Schudson, ne se contente de "collecter les faits". Les reporters fabriquent des récits. Raconter n'est pas feindre ni mentir, mais ce n'est pas non plus enregistrer les choses de façon passive et mécanique. Ce qui demande un sens du jeu et de l'imagination ». [1204, p. 96 (traduit par nous)]. L'important, toutefois, est dans l'intention plus que dans ses ressorts réels : c'est bien à la littérature et à l'enquête sociale que les reporters français demanderont en effet leurs titres de noblesse culturelle, signe du prestige détenu par les lettres en France et de la dignité que les sciences sociales sont en train d'y conquérir. Un reporter comme Jules Huret amorcera ainsi la tradition consistant à réunir ses articles sous la forme prestigieuse du livre. Cette ponction de légitimité paraît en tout cas plus avérée que l'influence par exemple du courant naturaliste sur la démarche et le style des reporters français. On a vu de quel œil un Zola considérait la chose. La tranche de vie, le document de terrain, la chose vue, propres aux « romanciers du réel » [676] de Balzac à Simenon, seront aussi le fait des reporters : cela ne suffit guère à les enrôler au registre du réalisme littéraire. Et mieux vaut constater que la littérisation du reportage, qui ne sera pas moindre aux États-Unis qu'en France, a pris en gros deux directions. Avec Rouletabille chez Gaston Leroux ou Fandor chez Allain et Souvestre, le reporter va s'intégrer à la mythologie du roman populaire et de ses succédanés, tels que la bande dessinée. Une nouvelle figure d'identification sera proposée au lecteur de l'âge médiatique, celle d'un aventurier crédible et d'un détective damant le pion à la police sur son propre terrain. Et alors que le roman-feuilleton, produit de presse, passe sous le contrôle du cinéma et de la radio, le reportage va en quelque sorte occuper la place qu'il a laissée vacante dans les colonnes des journaux. Albert Londres, Joseph Kessel, Roger Vailland, écrivains reporters ou reporters écrivains, prendront la suite des grands

feuilletonistes du passé pour maintenir, dans la presse écrite, le lien entre littérature et journalisme, narration palpitante et enquête sociale, éloquence dramatique et fait divers en continu [534]. Et au total, si l'influence de la littérature sur la direction prise par le reportage à la française à la fin du XIX^e siècle paraît assez douteuse, l'influence du reportage sur le roman mais aussi sur la poésie moderniste sera incontestable au siècle suivant, que celle-ci soit interne au champ littéraire national, de Cendrars à Butor, de Mac Orlan à Malraux, ou qu'elle soit le fait de grands modèles américains filtrés, ainsi qu'on le verra dans *Les Chemins de la liberté* d'un Sartre, par l'esthétique unanimiste des années 1920-1930.

L'interview

Jean-Marie SEILLAN

Définition, genèse, histoire

Si l'on définit l'*interview* comme la transcription et la publication immédiate dans un journal de propos recueillis à sa demande par un journaliste professionnel auprès d'une personne liée à l'actualité, il est malaisé d'en dater précisément l'apparition dans la presse française du fait que la pratique a précédé l'usage du mot anglais qui la désigne aujourd'hui.

Avec ses différents dérivés, le mot lui-même s'impose à partir de 1884 en remplaçant les dénominations françaises qui lui font quelque temps concurrence : « conversation », « déclaration », « entretien », « entrevue », « audience », voire « interrogatoire » ou « autobiographie ». Mais dès 1880 les journalistes vont recueillir les déclarations de personnalités (Taine reçu à l'Académie : « Il doit être ennuyé, observe le journaliste, des interrogatoires à jet continu qu'il a à subir de la part des reporters importuns », *Le Figaro*, 15 janvier 1880) ou d'inconnus mêlés à des faits divers, comme l'accident de chemin de fer de Clichy-Levallois (« Nous avons tenu à recueillir de la bouche même d'une des victimes des détails précis sur l'accident, et nous avons été voir M. Jolly à Asnières », *Le Figaro*, 5 février 1880). En 1882, Frédéric Gilbert rapporte dans *Le Gaulois* les longues « conversations » qu'il a eues avec des ambassadeurs (le comte de Wimpffen pour l'Autriche le 3 juillet, Essad Pacha pour la Porte ottomane le 18) où l'on reconnaît, au mot près, tous les traits de l'*interview*. Cependant, l'introduction d'une *interview* parue dans *Le Matin* du 3 juillet 1884 (« un de nos collaborateurs s'est présenté, hier, chez lui, et lui a pris une conversation, que nous reproduisons textuellement ») révèle par sa maladresse que cette pratique est encore peu familière.

Le début des années 1880 atteste en effet la résistance d'une France anglophobe à l'importation d'une technique et d'un mot porteurs de cette modernité anglo-saxonne, faite de fausse élégance et de vulgarité agressive, que raille Eugène Dubief : « C'est l'*interviewer*. Il est entré en coup de vent ; il parle comme un sifflet de locomotive, par mots hachés, haletants. Habillé à la dernière mode, il s'agite, il fait sonner son importance. C'est lui qui va chez tous les